
10 m

Cantique du cantique

Jean-Louis Cloët

Comme une tente d'ombre bleue, une bannière qui claque au vent dans le soleil, belle, noire, parce qu'aveuglante, mon Aimée me donne sa vigne, me mène paître ses troupeaux en plein midi.

Elle a la douceur des chevreaux, et les chevaux de pharaon n'ont pas la grâce altière de sa race.

Le nard qui la parfume et demeure entre ses mamelles, qui sont deux tourterelles au bord du vol, ouvre l'espace.

Elle est comme une grappe des vignes d'Engaddi qui ruisselle, un raisin de Cypre qui craque, libère son fruit ; et, je m'enivre de son suc suave et puissant qui seul sait jeter dans l'extase, dont on garde à jamais la soif inscrite en soi comme une source ou comme un puits vers lequel toujours on retourne.

Comme une huile de prix parfumée qu'on a répandue parmi les épines de son peuple martyr, dans son buisson ardent qui brûle, ma Bien Aimée renaît sans cesse comme un bouquet de myrrhe, un grand lys frais qui vous regarde muet et vous met au bord des larmes. Tel le voyageur égaré qui a traversé le désert et qu'une main de femme a guidé jusqu'à l'oasis, j'écoute, incrédule sa source qui chante pour moi seul, comme on entend la voix des Anges.

Elle est le fruit, arraché de l'Arbre de Vie, qui s'est offert, qui me remplit de sa saveur première, dont je garde la bouchée précieuse, pour la rouler, délicieuse, sous la langue et sous le palais, comme un mot cher, un mot secret que l'on médite et que l'on tait, qui, lui seul est porteur du monde, l'accouche, dès qu'on l'a couché sur le sable ou l'argile, dès qu'on le touche.

Je me repose à l'ombre bleue de mon Aimée, comme le voyageur harassé qui a cherché longtemps la fleur des champs, le lys des vallées, sans le trouver.

Je me languis d'amour sans cesse pour la fleur enfin trouvée et ne vis plus qu'au rythme de ses nuits, de son sommeil, et du soleil qui la réveille comme l'oiseau au bord du jour attend de lancer haut son chant, espère.

Farouche, comme les animaux de la forêt, vierge de l'homme, je ne trouble pas son sommeil ni son repos ; je l'aborde comme la brise coulant par dessus les montagnes qui vient jouer auprès du faon et de la biche, et ne lui parle que comme on parle par-delà une muraille, à mots furtifs. Ainsi, elle se sent seule avec moi comme aux temps premiers, et, je ne trouble jamais l'ordre du monde.

C'est ainsi que pour elle et pour moi les hivers se sont passés, que sont revenus les étés avec leurs colombes qui se posent dans l'herbe bleue comme des fleurs de cerisier.

Quand le figuier pousse, la vigne renaît, partout j'entends sa voix profuse sourdre des pierres, de la terre, comme un visage qui renaît de l'absence, écarquille l'Aube ; et son regard qui m'environne alors est pareil au lys, à la vigne en fleur dont les vrilles qui m'ensorcellent me tirent lentement jusqu'au ciel.

Souvent, j'ai cherché mon Aimée dans le lit de mon lit, ruisseau, fleuve ou torrent, et ne l'ai point trouvée. Chaque fois que j'ai cru lire midi à l'heure de mon désir, elle n'était plus à ma porte ; mais, je l'ai toujours retrouvée, jaillissante sans retenue, quand, remontant vers sa source, humble, je croyais l'avoir perdue.

Sur le chemin de ronde des remparts de la ville, juste au bord des créneaux, du vide, de tour en tour, j'ai demandé aux sentinelles :

— Avez-vous vu celle que j'aime ?

Les sentinelles étaient partout de pierre, aveugles, sourdes.

Celle que j'aime, « celle que j'aime »… je la ferai entrer dans la maison de ma mère, si ma mère n'était déjà morte. Celle que j'aime, sur la tombe de ma mère est allée : elle y a frappé comme à une porte, récitant à voix douce des versets rituels, et, ma mère… lui a ouvert.

Elle est comme une fumée qui s'élève sur le désert et qui est peut-être un nuage, la promesse enfin de la pluie.

De bois de cèdre du Liban, de cyprès, sont nos rêves d'exil, et, chacune de nos cabanes au désert contient un siège de pourpre où elle pourra s'asseoir… Et il n'est nul besoin de soixante hommes d'entre les plus vaillants pour la défendre : son diadème seul a force de loi sur les bêtes féroces ; son regard seul a force de loi sur les méchants.

— Que tu es belle, ma Bien Aimée, que tu es belle !

Tes seins sont deux chevreaux peureux, tes épaules sont deux colombes, tes cheveux sont un feu d'oliban qui couve, emplit au gré du vent le crépuscule de ta senteur ; tes dents sont des agneaux de lait tétant la nuit, leur mère, bêlant d'aise au silence ; tes lèvres sont la rive de pourpre et d'ambre d'un fleuve jeune, impétueux, qui mord dans la grenade mûre du soleil ; ton cou est le puits, la noria, où déferle à la fois la Lumière et le vent du Sud, le vent du Nord ; tes seins sont les deux collines jumelles où le jour commence à paraître, où la vigne ploie sous le fruit plus belle que le vin, que l'ivresse ; et ton parfum surpasse en tout le miel, le canaan des aromates et des encens du rêve.

Tu es comme le jardin scellé qu'on ouvre, où l'on découvre la fontaine et l'oiseau bleu ; le jardin secret débordant et de grenades et de safran où les eaux vivantes se dressent, ô parmi l'aquilon qui souffle et le vent du midi, debout comme un chœur chantant, un chœur dansant de jeunes filles.

Venir en ton jardin, il n'est point de rêve plus doux. Ô manger du fruit de tes arbres ! Ô dormir à leur ombre !

Je suis venu dans ce jardin non pas comme un voleur mais comme l'ami qu'on accueille, le vagabond venu de loin qui demande refuge ; et, j'ai bu de ton vin ; et j'ai bu de ton lait, du lait de tes troupeaux, me suis rassasié de tes fruits, me suis enivré du rayon de ton miel. Depuis je dors, mais mon cœur veille.

Dans ton jardin, je suis. De ton jardin je suis l'invité. Cependant, je frappe à ta porte.

Ouvre-moi, ma sœur, mon Amie, ma colombe, mon épouse sans tache ; ma tête est pleine de rosée : je suis le vent qui passe ; car j'ai rêvé devant ta porte et j'ai rêvé d'être la porte par où tout s'émeut et tout passe. Je suis la pluie de myrrhe du Levant, de la myrrhe la plus précieuse.

De son jardin, ma Bien Aimée n'a pas tiré pour moi le verrou, ni fermé la porte à jamais ; le son de ma voix en est la clef, le sésame, quand, frappé et blessé par les jaloux, orphelin et veuf, je languis d'amour.

Colonne de pourpre et de porphyre, ma Bien Aimée est comme un or très pur, un or très blanc qui ploie sous le fruit comme un jeune palmier pour la première fois mature. Elle est une colonne de

colombes en vol et de tourterelles qui monte jusqu'au plus haut du ciel, Babel innocente, et converse avec Dieu, les Anges, dans un murmure que, moi seul, je crois, je perçois.

Ma Bien Aimée, comme sur le tour d'un potier, de ses mains d'or, monte, évase l'argile du monde jusqu'au ciel, rend la matière aérienne, la vaporise en pluie qui retombe d'hyacinthe et d'or, pour remonter d'un tour de main encore jusqu'au plus haut, jusqu'au ciel.

Ma Bien Aimée, nul ne va la chercher — hormis moi — là où elle se cache.

Pourtant, elle n'appartient qu'à soi.

Je suis devant elle, chaque fois, comme un mendiant et un roi, qui obtient sans rien demander ce que d'autres n'eussent rêvé, et, qui sait qu'il n'est jamais que le gardien muet du jardin où elle cache ses trésors et son armée : trésors de lys, armée de roses et d'aromates, où viennent boire, enfants de l'Aube et de la nuit, les bêtes sauvages, les oiseaux peureux et libres.

Pourtant, seul je sais qu'elle est une armée en campagne, en ordre de bataille, prête à tout combat, invincible… car l'armée des lys et des roses, l'armée des aubes et des nuits, nul ne saurait la vaincre, puisqu'elle est courageuse et libre.

Ma Bien Aimée est un jardin. Je me repose en son jardin parmi les lys, parmi les roses.

Ses cheveux sont comme un troupeau de nuages, qui paissent, paisibles, les prés du ciel, épais comme une armée prête pour la bataille aux rangs alignés sur le jusant d'une montagne. Elle est de la lignée des reines qui régnèrent sur un monde sans guerre, et ne prépare la guerre et ses armées jamais que pour garantir la paix. Filles et reines, filles de reine et de rien, tissent autour d'elle des concerts de louanges au plus haut de leurs chants, en la saluant aux cris des youyous par le tintement des cymbales et le bruit mat des tambourins.

Elle se couche comme le soleil puis se lève comme la lune pour redevenir le soleil, descendre en son jardin comme l'on monte au ciel où elle est le soleil, la lune et les étoiles, de nuit comme de jour, resplendissante comme une pomme de grenade ; et, pourtant, pâle et brune, et sombre et claire. Elle est comme un chœur de musique qui tinte, sait pourtant se garder muet, gardien du silence, comme la note de musique qui meurt, qui renaît, qu'on ne perçoit plus.

Si ses mamelles sont les deux faons peureux d'une biche qu'il faut rassurer d'une caresse et d'un baiser, son nombril est la coupe capiteuse que le potier divin élève jusqu'au ciel, évase jusqu'au ciel par-delà sa chair qui se fait esprit aussitôt qu'on y porte les lèvres et qu'on y appose sa bouche.

Son cou pur et altier est une tour du Liban, une colonne d'ivoire et d'or qui regarde vers l'Orient où tout renaît toujours, et qui regarde vers Damas pour y inventer ses chemins.

Sa taille est celle d'un palmier svelte, et sa tête un mehrab où prier, délice, où se purifier, frais comme les pommes, plein des promesses de la vigne mûre et lourde à vendanger, qui prodigue la légèreté, l'ivresse du désir ; et, le goût de l'éternité coule entre ses lèvres, ses dents.

Elle n'est pas à moi, mais son cœur se tourne vers moi.

Elle n'appartient qu'au matin, qu'au réveil qui réinvente les villages et les endort le soir, à la passée du soir, à la brune, étoilée déjà, au cœur des champs.

— Allons voir si la vigne a fleuri cette nuit, mon Aimée, s'il est temps de fouler les grappes, de faire couler le fruit, de le laisser fermenter jusqu'au zénith, jusqu'aux étoiles.

Reine, reine de mon cœur et du vent, du vent qui passe et m'environne, qui vient des confins du monde, et, même d'au-delà du monde, qui me procurerait l'ivresse, que seule vous savez donner ?…

Si, suçant vos mamelles de vins mêlés je deviens petit enfant du passé et de l'avenir, un seul de vos baisers m'accouche à l'avenir, homme fait, droit et sûr de soi, confiant, humble et debout parmi les hommes.

Dans la maison de ma mère, si je vous mène encore, c'est afin que vous deveniez à nouveau pomme de grenade, ma main gauche sous votre tête, et ma droite sur votre joue.

Dans la maison de l'enfance, Amis, ô étrangers, laissez dormir celle que j'aime pour qu'elle y rêve l'avenir, et le désert, et l'oasis, et le vent de l'Est et du Sud.

Là où ma mère est morte jadis, elle me ressuscite marqué de son sceau à l'endroit du cœur, comme un Arbre de Vie plein de sève qui pousse ses racines au fond du ciel, et ses branches — Açatva — racines d'en bas.

Ma Bien Aimée comme des lampes de feu et de flammes éclaire et ne s'éteint jamais.

Trésor de la maison du vent, elle veille, elle ajoute des tours d'argent aux murailles des villes où elle poste ses sentinelles.

Je suis le mur qu'elle habite et où elle invente ses chemins de guet, ses tours de veille.

Elle est le mur d'enceinte du jardin clos où bruit la source pour jamais et pour toujours, où, balbutiante de lumière et mousse d'eau, elle se pousse vers le ciel pour réinventer le Grand Fleuve né de la montagne des aromates.

Car l'Amour est fort comme la Mort.

Plus fort.

Plus Fort.

Toujours […].